



INFANTERIE

BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES
AMIS DU MUSÉE DE L'INFANTERIE

Siège social : Ecole d'Application de l'Infanterie - 14^e Division Légère Blindée 34070 MONTPELLIER CEDEX



Collection Musée de l'Infanterie

**Sergent d'infanterie 1939 tenue de campagne
sur fond de la caserne du 15^e R.I.A.**

SOMMAIRE

- Page 4 Le Musée : Salle Armée d'Afrique.
- Page 9 Régiments dissous : le 15^e R.I.A. (3^e partie).
- Page 13 Cinquantenaire : l'infanterie de l'an 40.
- Page 20 Notes de combat du caporal-chef PLUCHARD.
- Page 21 Brisques et chevrons.
- Page 26 Symbolique : l'insigne du 2^e R.E.I.
- Page 27 Tour de France des Salles d'Honneur : le 42^e R.I.
- Page 32 Chronique : le 76^e R.I.



LANGUEDOCIENNE DÉMÉNAGEMENTS

depuis 1965
l'efficacité à votre service

67.87.24.05

LE GARDE-MEUBLES HAUTE SECURITÉ CONTAINERS INDIVIDUELS PLOMBÉS

- L'assurance d'un gardiennage de qualité
- Economique : nous acceptons aussi la mise en containers par le client

Notre Service International

- Expéditions Outre Mer
- FFA

*Nombreuses références
militaires*

A. SOLIVERES
ANCIEN OFFICIER E.A.I.
et son fils
Vice Président de la Chambre Syndicale G.R.

MUSEE de L'INFANTERIE



MONTPELLIER

CORRESPONDANCE :

**Association des Amis
du Musée de l'Infanterie**
E.A.I./14^e D.L.B.
34057 MONTPELLIER
Cedex 01
Tél. : 67 42 52 33
Poste 370

VERSEMENTS :

C.C.P. 2126 - 92 H Montpellier

Directeur :

Général de Division (CR) MURAT

Rédacteur en chef :

Colonel (ER) CARLES

Direction rédaction maquette :

Adjudant-chef DEGHIN

Réalisation :

Point d'Impression E.A.I./14^e D.L.B.

Tirage

1500 exemplaires

LIVRES ANCIENS sur le TIERS MONDE

(et plus particulièrement les anciennes colonies françaises)



MICHÈLE DHENNEQUIN

Expert

76, rue du Cherche-Midi - 75006 PARIS

Tél. (16) 1 42 22 18 53

CATALOGUE PÉRIODIQUE

ACHAT

VENTE



Création artisanale
de Soldats de Plomb

Peints ou à peindre

Documentation
illustrée
contre 25 f en timbres

Figurines historiques
J.P.F.

B.P. 66 - 93162 Noisy-le-Grand Cedex



Je désire recevoir votre catalogue illustré contre 25 F
en timbres à : NOM : _____

Adresse : _____

Ville : Code postal : _____

ICONOGRAPHIE

Photographies :

Adjudant-chef DOUDOUX : Page de titre

Caporal GLORIES : Pages 6, et 7.

Adjudant-chef DEGHIN : Pages 18, 19, 24,
25, 26

42^e R.I. : Pages : 30 et 31.

ADHESION à l'Association des Amis du Musée de l'Infanterie.

Membre Actif : 60,00 (cotisation annuelle).

Cette adhésion comprend l'abonnement au bul-
letin INFANTERIE (2 par an).

MERCI A TOUS LES ANNONCEURS

Réservez-leur vos achats, faites-leur
confiance, le meilleur accueil
vous sera toujours réservé.



Présentation du musée (4^e partie)

SALLE ARMEE D'AFRIQUE

Cette salle consacrée au souvenir, ne se propose pas de retracer une évolution. En conséquence, elle ne porte aucun texte mural. Sa présentation est volontairement différente de celle des autres salles: elle couvre les murs sans surfaces de repos et accumule le mobilier ancien pour ressembler à la présentation des salles d'honneurs de la fin du XIX^e siècle. Les objets et documents y sont toutefois regroupés par thèmes et subdivisions d'armes.

Passée la porte, à main gauche, le mur Nord présente quelques Africains connus en portraits pour la plupart dédiés, ainsi que des cérémonies marquantes. Au-dessous, dans des vitrines en cèdre provenant de la Salle d'honneur du 5^e R.T.M. figurent des souvenirs des maréchaux BUGEAUD et GALLIENI, du général MODELON ainsi que des trophées ramenés de Madagascar (par le 1^{er} R.T.M.), d'Indochine, du Maroc. La partie basse abrite des albums de photographie et des ouvrages à grand format. Une bibliothèque en ébénisterie de Salé provenant de la Salle d'honneur du 1^{er} R.T.M. renferme des ouvrages rares. Sa tablette supérieure porte les bustes de SAINT-ARNAUD et de CLINCHANT. Des tableaux rappellent les zouaves ; on note un diplôme signé du roi d'Italie et un curieux cadre sculpté en plein bois au couteau. A la cimaise pendent 40 fanions de tirailleurs marocains, dans les angles sont des trophées tonkinois et africains.

Le mur Est est consacré aux zouaves et aux tirailleurs nord-africains. Au-dessous de 59 fanions de zouaves et 63 de tirailleurs figu-

rent de nombreux tableaux, gravures ou photographies représentent des zouaves à gauche, des tirailleurs à droite. En particulier le portrait du colonel des zouaves de la Garde BONNET de MAUREILHAN, un croquis signé DUMARESQ et des aquarelles d'uniformes de ROUSSELOT exécutés pour le Centenaire de l'Algérie. Au milieu du mur, une vitrine en cèdre abritant la hampe et l'aigle du 3^e Zouaves Second Empire, un fanion du 1^{er} R.T.A. de 1870, la très rare cravate du drapeau provisoire du 2^e R.T.A. 1872 - 1886. Dans des présentoirs, des souvenirs des zouaves et des tirailleurs, dont l'épée du commandant LAMY et celle de RABAH. Au mur quelques reliques provenant des salles d'honneur, armes, décorations. Une très rare pelisse d'officier de tirailleurs 1880 - 1914 est présentée à côté d'un mannequin de tirailleurs du 4^e R.T.T. 1930 - 1942, et d'une grande tenue modèle 1935 de sergent du 4^e R.T.T.

Le mur Sud présente une niche ornée d'armes d'honneur pour chefs indigènes, encadrée par des drapeaux de confrérie et surmontée d'une lampe de mosquée provenant du 1^{er} R.T.M. A gauche et à droite des tableaux et gravures, un portrait de LA MORICIERE, un autre de MAC-MAHON au-dessous de 20 fanions de tirailleurs nord-africains et 16 marocains. Des présentoirs renferment des souvenirs d'officiers généraux d'Afrique dont le général GEORGES, le général CLEMENT GRANDCOURT et le maréchal JUIN ainsi qu'un rare képi d'officier de tirailleurs d'avant 1870. Un cadre contient des franges de l'aigle du 1^{er} R.T.A. ramassées sur le

champ de bataille de Wissembourg en 1870. Aux angles des drapeaux d'anciens combattants d'Algérie et un drapeau de fabrication tonkinoise du III/1^{er} R.T.A. en 1885. Devant ce mur, une vitrine est dédiée aux fantassins marocains : mannequins de goumier 1935 - 1940, tirailleurs du 1^{er} R.T.M. en grande tenue orientale, musicien du 1^{er} R.T.M. 1950 - 1962, tirailleur du 4^e R.T.M. 1938. Elle présente encore une tenue de sergent du 6^e R.T.M. 1935 - 1940, le fanion du colonel du 1^{er} R.T.M., le chapeau chinois du régiment, des instruments de nouba du 8^e R.T.M., des fanions ayant figuré en Italie 1943 - 1944, des effets divers.

Le mur Ouest est consacré dans son quart gauche aux tirailleurs marocains avec le drapeau du 1^{er} R.T.M., dans son deuxième quart à la légion étrangère (7 aquarelles de ROUSSELO, 3 de BENIGNI, le portrait du colonel VIENOT par son frère et celui d'un capitaine 1845 - 1850 signé TERRLY). Au-dessus de la fenêtre, un tableau naïf représente la compagnie NAZDAR des volontaires tchèques en 1914. Le troisième quart rappelle l'Infanterie coloniale par des tableaux originaux et un rare fanion du Bataillon colonial de Sibérie. Enfin le dernier quart présente l'Infanterie légère d'Afrique. A la cimaise 44 fanions de tirailleurs marocains. Au devant de ce mur à gauche, une vitrine renferme des mannequins de capitaine du 1^{er} R.E.I. grande tenue 1935 - 1940, de légionnaire du Régiment étranger 1863 et de caporal du 3^e R.E.I. 1925 - 1939, des souvenirs du général GIRODON, le fanion de la Cie montée du 2^e R.E.I. et divers objets. La vitrine de droite présente un capitaine du 3^e B.I.L.A. en grande tenue 1935 - 1940, un sous-officier des compagnies sahariennes, un tirailleur sénégalais 1900 - 1913, un marsouin en tenue de campagne blanche de 1910, des équipements sahariens, des coiffures des BILA, divers documents. Deux piédouches portent les bustes du maréchal PELISSIER et du général CAVAGNAC. Sur jeannettes, vareuse de sergent d'Infanterie

coloniale 1930 - 1940, cape, tunique et pantalon de capitaine d'Infanterie coloniale grande tenue 1935 - 1940.

Au centre de la salle, face au mur Nord, un mannequin de capitaine du 5^e R.T.M. est assis à la table du colonel du 1^{er} R.T.M., en ébénisterie marocaine, une vitrine consacrée aux zouaves offre des mannequins : lieutenant du 3^e Zouaves grande tenue 1935 - 1940, sous-lieutenant du 2^e 1884 - 1893, zouave du 1^{er} Régiment 1895 - 1914, soldat du corps des zouaves de 1845, fanions remarquables, coiffures, uniforme de capitaine du 8^e 1938, etc... Au-dessus, le drapeau du 2^e Zouaves. Une autre vitrine est dédiée aux tirailleurs nord-africains : mannequins de tirailleur indigène 1845, officier indigène du Second Empire, officier français du 3^e R.T.A. 1910 - 1914, capitaine du 16^e R.T.T., capitaine du 4^e R.T.T. en grande tenue 1935 - 1940, grande tenue de sous-lieutenant du 23^e R.T.A. 1929, d'adjudant-chef du 15^e R.T.A., de noubiste du 13^e R.T.A. 1945 - 1962. Un barda complet du 1^{er} R.T.A., le chapeau chinois du 2^e R.T.A., le fanion dit de Yousouf du 3^e R.T.A., divers fanions, des effets divers les complètent. Au-dessus, les drapeaux du 1^{er} R.T.A. et du 16^e R.T.T.

Au centre, entre les vitrines, les restes des parties flottantes de l'aigle du 3^e Zouaves fixées entre deux plaques de verre.

Cette salle présente de nombreux objets relatifs à l'Infanterie de l'Armée d'Afrique et constitue probablement un des ensembles les plus intéressants sur ce sujet après le Musée de l'Armée.



Mur Nord



Capitaine 5^e R.T.M.
Bureau colonel 1^{er} R.T.M.



Mur Est
Zouaves



Fanion 1^{er} R.T.A.
Aigle du 3^e Zouaves
1870



Mur Ouest
Légion Etrangère





Vitrine Zouaves



Mur Est
Tirailleurs



Vitrine Tirailleurs



Vitrine Marocains



Mur Ouest
Coloniaux

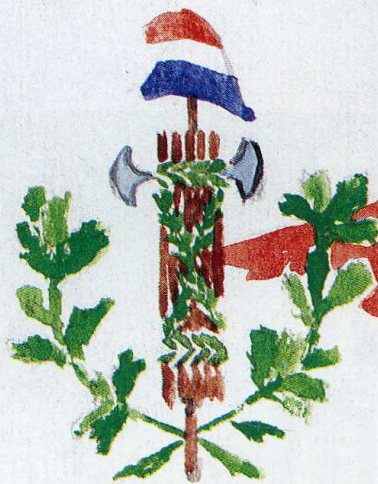


Vitrine : B.I.L.A. - Sahariens
Coloniaux

DISCIPLINE ET SOUMISSION

15

15

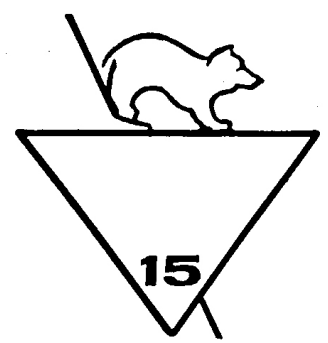


15

15

AUX LOIX MILITAIRES

REGIMENTS DISSOUS



Le 15^e Régiment d'Infanterie Alpine (1939 - 1940) - 3^e partie

Sur le front de la Somme

Le 1^{er} bataillon plus la C.R.E. couvre le débarquement de la Division entre Gournay et Marseille en Beauvaisis. Le 2^e bataillon à Gerberon, le 3^e à Veinbez. Les éléments automobilistes arrivent le 31 mai à Hanvoile. Le lieutenant Marty, commandant la section motocycliste, victime d'un accident a été évacué dans la région parisienne et la section sera commandée par le sergent-chef Rey (CHR). Le R.I. fait partie du 9^e Corps d'Armée. X^e Armée.

1^{er} juin :

Dans la soirée, le régiment doit être enlevé par camion pour le secteur de la Somme. Voyage dans la nuit.

2 juin :

Au début de la matinée, débarquement sur route nationale 15 bis entre Nesle et Neslette. Le P.C. et les éléments régimentaires s'installent à Pierrecourt, le 1^{er} bataillon à Neslette, la 2^e à Nesle Normandeuse, le 3^e bataillon à Guimerville. Dans la nuit du 2 au 3 juin, le régiment fera mouvement à pied vers le Nord pour attaquer avec les anglais la poche d'Abbeville.

Itinéraire :

Bouttencourt - Le Translay - Saint-Maxent - Grebaut - Mesnil et Ercourt. Le 1^{er} bataillon gagnera Moyenneville. Le 2^e sauf la 7^e C^{ie} Grebaut-Mesnil et le 3^e Trinquis - Behen.

Le 3 juin :

Conférence au château d'Ercourt avec les Anglais pour préparer l'attaque du 4 juin.

Le 4 juin :

L'attaque doit débuter à 4 heures avec 50 chars B non rodés et une préparation d'artillerie de 5 minutes. Le 1^{er} bataillon attaquera au Nord de Moyenneville, direction camp de César. La 3^e au Nord de Bienfay direction Mont de Caubert. La 7^e C^{ie} (Massal) couvrira le flanc gauche (Ouest) de l'attaque. Les anglais et les écossais attaqueront les flancs de la poche. L'attaque est commandée par le général anglais Fortune. P.C. du R.I. Nord Est de Behen. ID Nord Ouest de Behen. P.C. DI à Grebault - Mesnil. L'attaque débouche mais se heurte à une vigoureuse défense anti-chars et atteint l'objectif intermédiaire, mais l'ennemi riposte par son artillerie et les tireurs d'élite dans les pommiers. Un des premiers, le capitaine Itort, commandant la 2^e C^{ie}, est tué puis le capitaine Fournier, 1^{re} C^{ie} mortellement blessé, tandis qu'au 3^e bataillon le capitaine Baussac est blessé. Les prisonniers confirment que la tête de pont a été renforcée, les chars qui n'ont pas été détruits n'ont plus d'essence. Sous les coups de l'aviation (Stukas) et de l'artillerie, nos éléments sont arrêtés et doivent se replier sur la base de départ. Behen est bombardé par l'aviation : fermes et châteaux brûlent. A la tombée de la nuit, le 2^e bataillon se porte à Moyenneville ; le 1^{er} bataillon se replie sur Toenfles au cours de la nuit, violent bombardement de Moyenneville au cours duquel le capitaine Cluzan est grièvement blessé.

Pertes du 4 :

1^{er} bataillon : 1^{re} C^{ie} - capitaine Tournier blessé mortellement, 2^e C^{ie} - capitaine Itort tué, 3^e C^{ie} - lieutenant Rumeau blessé.

2^e bataillon : P.C. capitaine Cluzan blessé grièvement.

3^e bataillon : 9^e C^{ie} - capitaine Taussac blessé, lieutenant Calvayrac blessé, 10^e C^{ie} - lieutenant Henry commandant la C^{ie} blessé (amputation), lieutenant Ballentine blessé, 11^e C^{ie} - aspirant Legrier tué. Le sous-lieutenant Pony prend le commandement de la 10^e C^{ie}.

5 juin :

Bombardement violent des Allemands par canons et bombes Stukas et vers dix heures, attaque allemande sur tout le front. A notre droite, la Division coloniale est enfoncée. La pression s'accroît sur Moyenneville, le 2^e bataillon se replie aux lisières de Behen mais le lieutenant Roux 6^e C^{ie} sera fait prisonnier et abattu par les allemands.

Le sous-lieutenant Thibaut sera fait prisonnier à Moyenneville. Le 3^e bataillon s'est replié sur Bienfay. Behen est fortement bombardé. Le P.C. est atteint par rafales de « fusants » au moment où un bataillon du 81^e R.I.A., capitaine Giorgi arrive en soutien. Il est 14 heures. Le colonel Favatier, commandant le régiment est tué. Le capitaine Gaurenne, capitaine adjoint mortellement blessé. Le lieutenant Picollet, le lieutenant Bras, l'adjudant-chef Severac blessés, plusieurs blessés au P.C., le sous-lieutenant Vogel commotionné. A ce moment, réorganisation du commandement. Le commandant Giaubert prend le commandement du 15^e R.I.A. avec le commandant Teisseire comme chef de l'état-major et lieutenant Galthier sera officier de liaison avec la Division. Le capitaine Madeuf prend le commandement du 2^e bataillon. Dans la soirée, l'ordre est donné de se replier vers la Bresle. Le repli s'effectue, le lieutenant Poncy est tué dans la soirée à Bienfay.

Bilan :

1/3 effectif tués, blessés ou disparus.

6 juin :

Le régiment se replie dans les bois de Sery au Sud de Bouillancourt. Il est en liaison avec les Anglais. Dans la journée des éléments égarés rejoignent nos lignes.

Nuit du 6 au 7 juin :

Le régiment reçoit l'ordre de passer la Bresle et de tenir jusqu'à nouvel ordre sur cette coupure. Le déplacement s'effectue au moment où les Anglais montent une courte attaque sur Gamaches. Seul le pont de Blangy est intact et permet le passage du 15^e R.I.A. Il sautera dans la nuit et, au petit jour, l'ennemi est au contact tandis qu'il accentue son avance vers Aumale, Formerie et Forges-les-Eaux. Le sous-lieutenant Samaniego prend le commandement de la section moto du régiment et s'installe à Blangy. Le régiment à la formation suivante : 2^e bataillon à Blangy, à sa gauche, le 3^e bataillon P.C. à Rieux, à droite, le 1^{er} bataillon entre Blangy et Neslette. P.C. du R.I. bois à l'Ouest Boiteau-Mensil. Dans la nuit, bombardement de Pierrecourt et de Blangy. Nombreux morts et blessés au 2^e bataillon.

7 juin :

Les Allemands attaquent sur la droite, repli de la 1^{re} C^{ie} (lieutenant Dubois), nous n'avons plus de ravitaillement. Fusillade et bombardement toute la journée et toute la nuit.

8 juin :

Le capitaine Laurie, commandant le 1^{er} bataillon est grièvement blessé et évacué, le capitaine Andrès prend le commandement du 1^{er} bataillon.

Nuit au 8 au 9 juin :

Repli à travers la forêt. Nous n'avons plus de cartes, les munitions d'artillerie manquent.

9 juin :

Longue marche : carrefour Maître Jean, Saint Riquier - Bethancourt - Grancourt - Fresnoy - Bailly - Envermeu - Saint Nicolas - Dampierre - Meulers. Le régiment défend la coupure de la Bethune, l'ennemi arrive au contact mais ne pousse pas.

10 juin :

Vers 4 heures du matin, le P.C. s'installe plus à l'Ouest à la Chaussée 1^{er} bataillon : Saint Germain d'Etables - 2^e bataillon : le bois Robert - 3^e bataillon à Crosville-sur-Scie et Manehouville en arrière de la ligne ferrée Rouen-Dieppe. P.C. de la DI Omonville. Les 1^{er} et 2^e bataillons sont au contact de l'ennemi qui essaie de s'infiltrer dans nos lignes. Des motocyclistes

ennemis arrivent à La Chaussée mais sont repoussés ; Rouen étant pris, la Division et les restes du 9^e Corps 31^e D.I. - 40^e D.I., etc, vont essayer de gagner Le Havre, les véhicules quitteront La Chaussée vers 11 heures, les hommes vers 22 heures.

Le P.C. est pratiquement coupé des bataillons, une liaison (adjudant Picamoles) tombe dans une embuscade. Picamoles est grièvement blessé et fait prisonnier. Toujours pas de ravitaillement ni en vivres, ni en munitions, on vit sur le pays. Longue marche : Lintot-les-Bois, Omonville, Bacqueville.

11 juin :

Désordre indescriptible sur les routes au carrefour de Bacqueville (Anglais, artillerie, GRD, Chasseurs de la 40^e D.I., blindés etc...). L'ennemi remontant de Rouen vers le Nord (général Rommel) les unités se replient vers la côte. Le Tot est aux mains des Allemands. Le repli continue par Brachy - Greuville Fontaine-le-Dun - Saint-Pierre Le Vigier. Le général Durand, commandant la 40^e D.I. nous apprend que la route du Havre est coupée, que l'ennemi a atteint Fécamp et que l'on va faire une tête de pont autour de Saint-Valéry-en-Caux et de Veules-les-Roses pour essayer l'embarquement pour l'Angleterre.

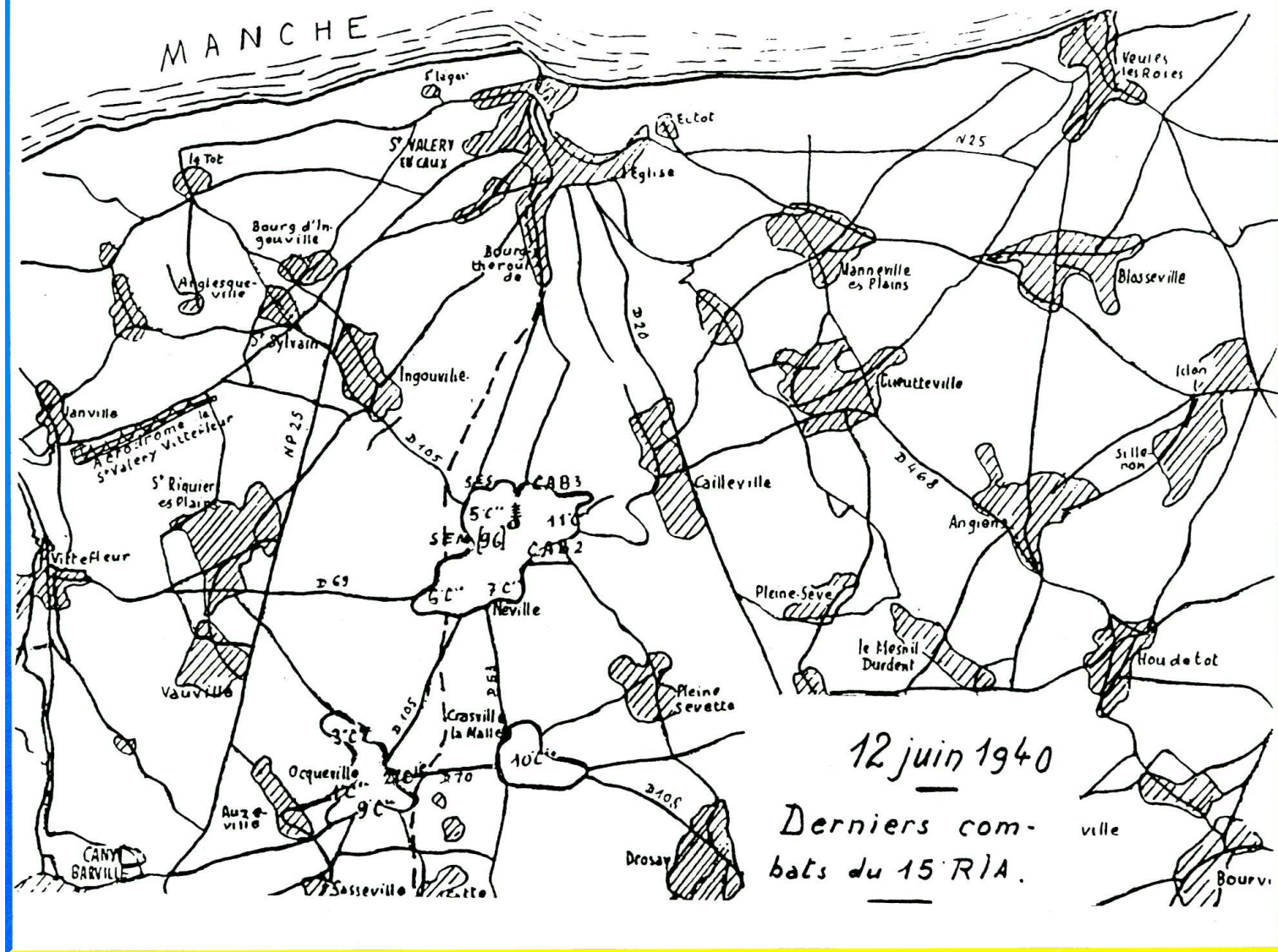
Le 15^e est chargé de la défense de la tête de pont entre Ocqueville 1^{er} bataillon, Neville 2^e bataillon, 3^e bataillon et P.C., Grasville : 10^e C^{ie}. Il ne reste que 4 pièces de 25, 3 sont à Ocqueville et 1 à Neville. Toute la nuit, harcèlement et bombardement de Saint-Valéry.

12 juin :

L'ennemi occupe Saint-Valéry où le général Ihler se rend dès 8 heures du matin, mais le 15^e continue la lutte. Il y a déjà des morts et des blessés au 1^{er} bataillon. Neville est attaquée dans la matinée, l'ennemi fait quelques prisonniers, mais n'insiste pas.

Vers 13 heures, attaque avec blindés, nous détruisons ou endommageons 3 blindés mais l'ennemi parvient au centre du village au moment où une auto portant un grand drapeau blanc avec 1 officier allemand et 1 officier français (lieutenant Sénateur) du 56^e R.A.D. nous porte l'ordre de reddition du C.A. et de la Division. Le 15^e à bout de munitions doit déposer les armes.

● Adjudant-chef DEGHIN



BIBLIOGRAPHIE

- Extraits d'un document manuscrit ayant vraisemblablement servi de Journal de Marche provisoire du 15° R.I.A.
- Historique du 15° R.I.A. pendant la campagne 1939 - 1940 colonel (ORSEM) Georges Bras.

L'INFANTERIE DE L'AN 40

Avant propos : Un demi-siècle s'est écoulé depuis cette année 1940 qui, dans la mémoire collective de la France, restera comme celle de la débâcle, même si ce millésime date aussi un appel du 18 juin, qui devint illustre par la suite.

Pour avoir des souvenirs d'enfance de cette époque, il faut bien avoir cinquante-cinq ou six ans, pour avoir été acteur de cette tragédie, au moins soixante-huit ans. C'est-à-dire que les lecteurs de 1990 ne peuvent qu'imaginer ce qu'à pu être cet an quarante.

« Infanterie » n'étant pas une revue de tactique, il serait superflu de prendre prétexte du cinquantenaire pour retracer l'histoire des combats, dont le paroxysme se situe aux mois de mai et de juin, mais qui avaient commencé en Norvège dès le mois d'avril. Il nous a paru plus conforme aux buts de notre bulletin de nous concentrer sur ce qui, pour l'infanterie de 1940 fait partie du souvenir, et donc du patrimoine moral, mais que l'on expose rarement, c'est-à-dire la structure de cette infanterie. Nous y ajouterons un mot sur ce qui, dans notre musée, y fait allusion.

Ainsi faisant, nous ne croirons pas manquer au souvenir des fantassins morts en 1940, et qui représentent 98% de ceux de toute la guerre de 1939 - 1940, surtout de ceux qui se sont fait tuer parce qu'ils étaient ainsi faits qu'ils ne songèrent pas à lâcher pied. Comme l'a écrit Jean SCHLUMBERGER, « nos morts de 40, bien sûr, on ne les a pas beaucoup vus ! Ils n'étaient pas mêlés aux flots de l'Exode ! La plupart s'étaient fait tuer sur place plutôt que de reculer ! Dans bien des cas leur sacrifice obscur est resté inconnu ; ces sacrifices furent-ils inutiles ou insuffisants ? »

Quand, au cours d'un hiver particulièrement rude, s'ouvre l'année 1940, l'infanterie française en guerre sur le sol métropolitain consiste en :

- 205 régiments d'infanterie (motorisée, de type Nord-Est, alpine, de forteresse) ;
- 75 bataillons de chasseurs à pied ou alpins ou pyrénéens ;
- 22 bataillons alpins de forteresse ;
- 19 bataillons de mitrailleurs ;
- 17 bataillons de défense du littoral ;
- 5 régiments de zouaves ;
- 6 bataillons d'infanterie légère d'Afrique ;
- 19 régiments de tirailleurs nord-africains ;
- 2 régiments étrangers.

soit 832 bataillons.

Les troupes coloniales y ajoutent :

- 14 régiments d'infanterie coloniale ;
- 11 régiments de tirailleurs sénégalais ou mixtes ;
- 12 bataillons de mitrailleurs (coloniaux, indochinois ou malgaches).

soit 87 bataillons.

A ces 919 bataillons, il faut ajouter 61 régiments de pionniers, qui jouent à peu près le rôle dévolu en 1914 - 1918 aux régiments territoriaux avec les régiments, qui recueillent les plus vieilles classes (et que nous ne citons que pour mémoire). L'année commence ainsi, régionaux exclus avec 1 070 000 fantassins.

Par la suite, avec les bataillons d'instruction on crée 6 régiments, lorsque l'offensive allemande se précise, tandis qu'arrivent d'Afrique du Nord 2 régiments de zouaves, 10 de tirailleurs et 1 étranger en échange de 3 régiments d'infanterie envoyés outre-mer, cet effectif se monte à 1 119 655, mais il faudrait en retrancher les pertes quotidiennes et celles de l'expédition de Norvège. Le chiffre approximatif de 1 110 000 est plausible pour quelque 970 bataillons.

On doit, en outre, tenir compte du fait que les bataillons formant corps sont rarement autonomes pour l'emploi, mais, au contraire sont regroupés par trois dans des demi-brigades. Celles-ci comportent un état-major, une compagnie de commandement et une compagnie d'engins, soit environ 300 hommes. Il y a, en 1940, 9 demi-brigades de chasseurs à pied, 11 de chasseurs alpins, 8 d'alpins de forteresse, 2 d'infanterie légère d'Afrique. Par ailleurs, chaque division devait avoir une compagnie divisionnaire anti-chars de 74 hommes ; en mai 1940, 45 divisions à peu près en sont pourvues. Il doit encore y avoir, dans chaque division une compagnie de pionniers divisionnaires de 74 hommes.

Mis à bout ces chiffres aboutissent à environ 1 125 000 représentants de l'infanterie (1).

Où trouve-t-on ces 967 bataillons et les organismes divers cités ci-dessus ? Essentiellement au sein des 56 divisions d'infanterie métropolitaines, nord-africaines, d'Afrique et coloniales (auxquelles on en ajoutera 3 autres d'infanterie et cinq de forteresse peu avant mai 1940. Ensuite, en cours d'offensive allemande, on remaniera certaines divisions très éprouvées et hors d'état de poursuivre le combat comme telles. On formera avec leurs débris 2 divisions métropolitaines et 10 divisions dites légères, parce qu'elles n'ont que deux régiments d'infanterie au lieu de trois.

En mai 1940, les diverses divisions forment 23 corps d'armée. La forteresse est encadrée en 22 secteurs fortifiés ou défensifs ; une partie des régiments de forteresse formera en juin, 5 divisions de forteresse, de la 101^e à la 105^e, et un corps d'armée de forteresse.

La structure des diverses unités de l'infanterie est probablement oubliée aujourd'hui, aussi saisissons nous l'occasion pour en rappeler les grandes lignes.

Cette infanterie peut être de trois types : Nord-est, motorisé ou alpin ; le régiment de zouaves et celui de la légion étrangère, quand ils sont appelés à combattre en Europe sont du type nord-est (2). Le régiment type nord-est réunit des éléments régimentaires, (E.M., C^{ie} de commandement, C^{ie} hors rang, C^{ie} régimentaire d'engins) et trois bataillons chacun de trois compagnies de fusiliers-voltigeurs et une d'accompagnement. Il met en ligne 81 officiers, 342 sous-officiers, 2667 hommes de troupe, 3090 au total. Le régiment motorisé est du même volume 3050 hommes, avec une compagnie motocycliste. Le régiment d'infanterie alpine est plus nombreux, 3501 hommes, en raison de ses trains muletiers, 462 mulets qui nécessitent des conducteurs ; il a une section d'éclaireurs skieurs par bataillon.

Viennent ensuite des bataillons formant corps, dont le type est le bataillon de chasseurs à pied : un état-major, une section de commandement, une compagnie hors-rang, trois compagnies de fusiliers voltigeurs et une d'accompagnement : 23 officiers, 104 sous-officiers, 810 hommes de troupe, 947 au total. Le bataillon d'infanterie légère d'Afrique - le bat'd'Af - est du même type, mais le bataillon de chasseurs alpins a 1072 hommes, toujours à cause de ses 148 mulets, et une section d'éclaireurs skieurs.

L'infanterie des troupes de forteresse a une articulation un peu différente, souvent modulée par le caractère particulier des ouvrages à armer. Le régiment d'infanterie de forteresse compte un état-major, une compagnie de commandement, deux ou trois bataillons de mitrailleurs, avec un effectif moyen de 2500 hommes. Le bataillon alpin de forteresse lui compte 15 officiers, 69 sous-officiers et 625 hommes soit 709 et a la particularité de posséder une section d'éclaireurs skieurs.

Le bataillon de mitrailleurs a un état-major, une section de commandement, une compagnie hors-rang, une compagnie d'engins et de fusiliers-voltigeurs et trois compagnies de mitrailleurs. Dans sa version courante, 29 officiers, 107 sous-officiers, 974 hommes de troupe, soit 1110 hommes, mais il existe une version motorisée à 1244 hommes et une version de position à 471 hommes.

Les bataillons formant corps, en temps de guerre, sont groupés et leur demi-brigade est finalement équivalente à un régiment d'infanterie (3).

Le régiment de tirailleurs nord-africain employé en métropole est du type Nord-est, 3091 hommes.

Enfin, il faut rappeler que chaque division d'infanterie a (ou doit avoir) une compagnie antichars divisionnaire de 4 officiers, 20 sous-officiers et 122 hommes de troupe avec canons de 25 mm et chenillettes. En mai 1940, 80% des divisions ont reçu cette compagnie. En outre, chaque division a une compagnie de pionniers divisionnaire de 3 officiers, 16 sous-officiers et 200 hommes de troupe.

Ces pionniers sont différents de ceux des régiments de pionniers à un état-major, une section de commandement et trois bataillons de quatre compagnies, 50 officiers, 160 sous-officiers, 2410 hommes de troupe, soit 2620 hommes. Régiments qui, formés à la mobilisation avec de vieilles classes, sont employés sur les arrières. Les bataillons de défense du littoral, 946 hommes chacun, occupent une situation intermédiaire entre les pionniers et les unités de campagne ; ils tiennent certaines positions côtières ou patrouillent au bord de la mer (4).

Il serait injuste de ne pas citer des unités qui ont pris part aux combats en cas d'urgence. D'abord les bataillons d'instruction de réserve générale, 650 hommes environ, puis les compagnies de garde des quartiers généraux. Le moment venu, les régiments de pionniers ont fait le coup de feu.

Le nombre continue d'être le critère d'efficacité pour l'infanterie. La compagnie française a autour de 195 hommes, l'allemande 165. Et pourtant, l'Allemagne a 27 millions d'habitants de plus que la France, sans colonies, il est vrai. Le pivot de l'infanterie est le fusilier-voltigeur, surtout le voltigeur élément offensif de l'arme et réserve immédiate permettant de durer en ligne. On a estimé, encore en 1939, à l'Inspection de l'infanterie que « notre infanterie, alourdie par une forte proportion de réservistes » serait en état d'infériorité devant l'ennemi potentiel « animé d'un esprit offensif très grand, peut être excessif » et qu'il ne fallait pas compter non plus « sur le simple déploiement des armes automatiques » (5).

L'armement de l'infanterie de 1940 offre des armes à tir tendu à deux calibres principaux 8 mm et 7,5 (mais le fusil MAS 36, le pistolet-mitrailleur MAS 38 ne sont pas encore distribués), des armes à tir courbe excellentes en ce qui concerne les mortiers de 60 et de 81 mm, des armes antichars. Ces dernières manquent encore en mai dans plusieurs divisions ; la fabrication des canons de 25 mm est en déficit de 43% en août 1939 et en 1940, plusieurs divisions de série B n'ont que de vieux canons de 37 mm. La motorisation est très partielle : sept divisions seulement sont motorisées : elles constituent l'élite de l'infanterie dans l'esprit du commandement. Mais elles ne peuvent, dans le cas de plusieurs d'entr'elles, transporter au combat qu'une partie de leur infanterie. C'est à pied, sac à dos, comme autrefois, que l'infanterie française va au combat ou en revient.

Les considérations de nombre, en 1940 devraient s'effacer un peu devant celles de qualité. Le complet de guerre des unités, en effet a été à peu près atteint entre septembre et décembre 1939 en ce qui concerne le personnel. Mais il y a une disparité entre les grandes unités. Le système de mobilisation français, comporte trois grandes catégories de grandes unités, c'est-à-dire, pour ce qui nous intéresse, de divisions d'infanterie :

1°) - les divisions de série A, qui sont soit des divisions actives portées à leur effectif de guerre, soit des divisions de formation jugées aptes à être engagées dès la concentration. Les divisions

actives ont 26% des cadres et 40% des hommes d'active ; les divisions de formation ont 18% des cadres et 25% des hommes d'actives ;

- 2°) - les divisions de série B et C, grandes unités de formation qui ne peuvent être engagées immédiatement à la concentration des forces. Elles ont très peu de personnel d'active ;
- 3°) - les unités de série C, entièrement formées de réservistes et à employer dans la zone des arrières.

En 1939, aux 20 divisions d'infanterie actives (6) s'ajoutent 17 divisions de série A et 18 de série B, 8 divisions d'infanterie coloniale, 7 divisions d'infanterie nord-africaine, 2 divisions d'infanterie d'Afrique. En juin 1940 arriveront une division nord-africaine, deux divisions d'infanterie d'Afrique. En gros, les divisions d'active portent vingt des quarante trois numéros de 1 à 43, les divisions de série A, les numéros vacants dans la liste précédentes de 1 à 47, les divisions de série B, les numéros 51 à 58, 60 à 67, 70 à 71 (7). Les divisions d'infanterie d'Afrique sont numérotées à partir de 80.

Il est certain que les divisions de série B n'atteignent que difficilement le degré d'efficacité, de celles de la série A. Le commandement a pensé que plus l'offensive allemande tarderait, plus les divisions B complèteraient leur armement et deviendraient homogènes. Ainsi compenserait-on le manque de cadres d'active, d'armement antichars et anti-aérien. C'était se tromper totalement sur les vertus de la « drôle de guerre ». Cependant, le fantassin de série B a fait l'expérience de la vie en campagne, de la tranchée, parfois des rencontres d'avant-poste. Le point faible de ces divisions réside dans leur moral et leur état d'esprit, qui échappe aux règles, dépendant moins de la zone de recrutement que de l'activité et de l'énergie des cadres. Ainsi, les unités B de la forteresse, où servent beaucoup de frontaliers, se tiennent généralement très bien. D'autres se laissent aller. Le cas extrême paraît-être celui des 55^e et 71^e divisions, malencontreusement placées côte à côte à Sedan. Or, « elles sont à classer, au point de vue valeur parmi les dernières de notre armée : encadrement actif pratiquement inexistant, aucun contact, avec l'adversaire depuis le début de la guerre... hommes et cadres réservistes issus du service d'un an (8) ». Lors de l'attaque du 12 au 24 mai, la 55^e tentera de combattre en retraite, puis sera balayée par le flot des fuyards cédant à une panique inexplicable, tandis que la 71^e s'effondrera devant la simple menace des blindés allemands.

Ceci dit, les divisions B ont généralement fait aussi bien que certaines divisions A, par exemple la 68^e, formée à la hâte avec des bataillons du littoral qui se signalera aux Bouches de l'Escaut et à Dunkerque, comme la 60^e, dont la défense depuis l'Yser fera gagner un temps précieux à l'évacuation de Dunkerque (9).

L'infanterie française de 1940 est, manifestement, surprise par le type de guerre que lui impose l'offensive allemande, en particulier par les attaques des Stukas et celles des concentrations de blindés. Dans la majorité des cas, elle y fait face, avec les moyens qui sont les siens. Les cas d'unités d'infanterie balayées par les assauts de l'infanterie adverse sont rares, au contraire l'adversaire est souvent bloqué. Mais une vision surprenante des « lignes de front » fait que le commandement ordonne le repli alors que la ligne tient.

L'infanterie française de 1940 ne montre pas moins de résistance physique que celle de 1914. La marche à l'ennemi se fait à pied, parfois sur une trentaine de kilomètres ; de même le repli ou la retraite. Ceux que les témoins de l'arrière ont parfois vu arriver en véhicules sont rarement des fantassins. Le fantassin, lui, est souvent prisonnier, rompre l'encerclement à tout prix n'est pas naturel dans cette infanterie : quand on a combattu jusqu'au bout, on reste groupé et on dépose les armes, sans qu'il y ait déshonneur.

Ce n'est pas sans bonnes raisons militaires que les inscriptions pour des faits d'armes de 1940 figurent sur les drapeaux des 4^e, 23^e, 27^e, 51^e, 56^e, 67^e, 134^e, 137^e, 152^e et 225^e R.I., des chasseurs à pied (NORVEGE pour les 6^e, 12^e et 14^e B.C.A., BLAREGNIES pour le 10^e B.C.P.), des 1^{er} zouaves, 13^e R.T.A., 1^e, 2^e et 7^e R.T.M., 22^e et 23^e R.I.C. et 13^e D.B.L.E., bien qu'il soit de règle de n'inscrire aucun nom de bataille perdue, en principe.

Le musée de l'infanterie rappelle le souvenir de 1940 par un certain nombre d'objets, d'effets et de documents.

Tout d'abord, un drapeau du 1^{er} R.T.M. portant l'inscription « GEMBLoux 1940 ». C'est l'emblème donné en remplacement de celui de 1940, disparu en pleine mer lors du naufrage du « BRIGHTON QUEEN » où il avait été embarqué à Dunkerque. Un mannequin représente un sergent d'infanterie en tenue de campagne de 1939 (qui n'avait pas changé en 1940), avec l'équipement modèle 1935, le fusil MAS 36 (dont 250 000 avaient été distribués en juin 1940) avec, au canon, un fanion du 158^e R.I., régiment de Strasbourg - 43^e D.I.

L'armement est représenté par un mortier 27/31 Brandt de 81 mm, un autre de 60 mm mle 35, une mitrailleuse Reibel de 7,5 mm mle 31 de forteresse, un fusil-mitrailleur 24 - 29 avec ses accessoires, une série de fusils ; un 07/15 M 34, un MAS 36, mousqueton 92 M 16, une série de pistolets automatiques. Un béret de forteresse est caractéristique de cette époque.

Figurent également quelques fanions.

- 3^e R.I.A. - 11^e Cie - Sospel en 1939, puis 29^e D.I.A.,
- 12^e R.I.F. - 3^e bataillon - secteur fortifié d'Alkirch,
- 15^e R.I.A. - 21^e bataillon - bataillon de réserve générale Albi,
- 69^e R.I.F. - régiment de Haute Seille - secteur fortifié de la Sarre,
- 92^e R.I. - 7^e Cie - Clermont-Ferrand et 25^e D.I.M.,
- 121^e R.I. - 9^e Cie - Montluçon et 25^e D.I.M.,
- 124^e R.I. - CAB 2 - 4^e D.I. de formation, série A,
- 134^e R.I. - CA 1 - Chalon-sur-Saône et 15^e D.I.M.,
- 136^e R.I.F. - secteur fortifié de Montmédy, sous-secteur de Mouzon,
- 148^e R.I.F. - secteur fortifié des Ardennes,
- 155^e R.I.F. - 1^{er} C.M. - régiment de la Meuse-Montmédy,
- 215^e régiment régional, 15^e régiment de la 2^e région militaire, Amiens,
- 75^e D.B.A.F. - demi-brigade alpine de forteresse du Queyras.

Tous les objets sont salle XX^e siècle sauf le drapeau du 1^{er} R.T.M. salle Armée d'Afrique.

Salle Armée d'Afrique également est cet humble et émouvant témoignage. Un cadre renferme une croix de guerre belge avec l'arrêté qui l'attribue au tirailleur Bouziane Ben Ali, du 5^e R.T.M. Une mention manuscrite au bas note que, « la croix de guerre méritée par le sergent Bouziane Bezn Ali, qui s'en est allé vers Dieu l'Unique avant d'avoir reçu cette décoration a été confié au 5^e R.T.M. ».

● colonel (ER) P. CARLES

(1) - Nous ne prenons pas en considération les chars de combat, bien qu'ils fassent, en 1940, partie de l'arme de l'infanterie.

(2) - Il y a, naturellement, des exceptions. Ainsi la 13^e D.L.B. qui est une demi-brigade de montagne à deux bataillons, le 8^e zouaves est régiment motorisé.

(3) - Demi-brigade de chasseurs à pied ou d'infanterie légère d'Afrique 3195 hommes ; idem de chasseurs alpins 3587 hommes ; idem de bataillons alpins de forteresse 2376 hommes ; idem de mitrailleurs 3680 hommes.

(4) - En février-mars 1940, certains de ces bataillons furent enrégimentés et entrèrent dans de nouvelles divisions de série B. Ainsi la 68^e D.J. 224^e - 228^e et 341^e R.I.

(5) - Général GARCHERY, inspecteur de l'infanterie, 23 mars 1939 cité par DUTAILLY. Les problèmes de l'armée de terre française 1935 - 1939. Paris Imprimerie nationale 1980 - page 146.

(5) - 1^e, 3^e, 5^e, 9^e, 12^e, 15^e, 25^e motorisées, 10^e, 11^e, 13^e, 14^e, 19^e, 21^e, 23^e, 36^e, 42^e, 43^e normales, 27^e, 29^e, 31^e alpines.

(7) - Le numéro de la division de série B est celui de la région militaire de formation augmenté de 50, en principe.

(8) - Rue historique de l'armée n° 4/1962. « A propos de Sedan 1940 ». Lieutenant-colonel LYET page 94.
55^e D.I. - 213^e - 295^e - 331^e R.I. Orléans et région parisienne.
71^e D.I. - 205^e - 246^e - 120^e - Paris.

(9) - 68^e D.I. - 224^e - 228^e - 341^e R.I.
60^e D.I. - 241^e - 271^e R.I., réservistes bretons.



Dépôt du service historique





Dépôt du service historique



Collection Musée de l'Infanterie



Collection Musée de l'Infanterie

Béret de l'Infanterie de forteresse 1934 - 1940



Notes de combat du caporal-chef Kléber Pluchard, chef de groupe, 6^e compagnie, capitaine D'Artigeas, du 2^e bataillon, chef de bataillon Blanchet, du 1^{er} R.I.M.

Au début de 1939, nous étions en garnison à Cambrai, caserne Renel quand coururent des bruits de guerre, nous avons dû quitter la caserne pour cantonner à quelques kilomètres de Cambrai, puis, la guerre étant déclarée, nous sommes allés sur la Marne, à Sézanne, je crois. Nous étions devenus la 1^{re} division motorisée. Le traître de Stuttgart annonçait à la radio nos déplacements.

Début mai, premier voyage de nuit, très rapide. Premier contact (avec l'ennemi) dans une ville de Belgique sur la Meuse, où nous avons notre premier tué. Nous avons débusqué deux traîtres qui nous tiraient dessus.

Nous sommes cernés : il faut partir vite (nos autocars ont disparu) direction Lille, à pied. Au passage, à Nivelles, les Allemands nous pilonnent sans arrêt. Nous traversons Saint-Amand bombardé et en feu : une batterie d'artillerie hippomobile est renversée, les chevaux éventrés ; un artilleur gît, le cerveau débordant du casque.

On nous regroupe sur une ligne de défense entre Belgique et France. A Fresnes, deuxième contact. Les Allemands sont en face, ils nous harcèlent... la nuit, nous dormons dans des casemates, le jour, nous sommes en défensive derrière des fossés antichars.

Mes gars étaient vraiment mauvais au combat, mon F.M. ratait tous ses objectifs (c'étaient des rappelés en majorité). Une nuit, ils sont sortis de la casemate, les mains en l'air, sans fusil. C'était le « tampon » du lieutenant qui avait crié pour se faire ouvrir la porte. (Le jour) heureusement nous tirions et lançons des grenades OF ; les canons de 25, à notre gauche, tiraient à vue sur les Allemands, dans les maisons en face à 5 ou 600 mètres.

C'est là, le 24 mai 1940, que fut cité à l'ordre du régiment. Le lieutenant demande des volontaires pour repérer l'ennemi. J'y vais, moi, pendant qu'un gars, me couvre à l'arrière. J'avais fait 200 mètres quand les Frisous me tirent dessus. Je rampe jusqu'à l'orée du bois, où je savais qu'il y avait un fossé, puis j'avance jusqu'à l'endroit où la veille, j'avais empêché par mon tir individuel, les Frisous d'installer une MG à 300 mètres en face de notre position. Ils étaient là, quatre l'un sur l'autre, morts, mais plus de M.G. Je leur ai pris leurs casques, leurs baïonnettes et en rampant dans le fossé, je suis venu rendre compte de ma mission. Un des casques allemands était percé d'une balle de l'avant à l'arrière.

Deux ou trois jours après, nous sommes encerclés, nous quittons nos positions et nous replions sur Dunkerque. Mais à Loos, entourés d'Allemands nous avons dû déposer les armes et nous fûmes faits prisonniers le 31 mai 1940.

Citation ordre n° 1835/C. Le général de corps d'armée, secrétaire d'état à la Défense, cite à l'ordre du régiment Pluchard, caporal-chef au 1^{er} Régiment d'infanterie jeune gradé qui a fait preuve au combat du plus grand courage. Le 24 mai 1940, à Fresnes a été volontaire pour effectuer une liaison difficile dans un terrain battu par des feux violents d'infanterie a bravement exécuté sa mission.

Le présent ordre comporte l'attribution de la croix de guerre avec étoile de bronze.

Note de la rédaction. Décidément voué au chiffre 1, le 1^{er} R.I.M. fait partie de la 1^{re} division d'infanterie motorisée (avec le 43^e et le 110^e R.I.M.) et de la 1^{re} armée, la mieux outillée, général Blanchard. Le 10 mai, cette armée fait mouvement par Péronne, Cambrai, Valenciennes, Mons, Braine-le-Comte, Nivelles et Genappe. Le 11 elle est sur la Dyle. Les premiers contacts ont lieu le 15 mai. La 1^{re} D.I.M. doit céder Chastres et se replier le 15 au soir Pluchard doit donc se tromper en situant son premier contact sur la Meuse, que la 1^{re} D.I.M. n'atteignit pas. Le 16 elle est derrière le canal de Charleroi, le 17 à Lens et Jurbise. Fresnes est au nord de Valenciennes, près de Condé.

Quelques milliers de combattants de la 1^{re} armée seulement embarqueront à Dunkerque.

Brisques et chevrons

A la fin de 1988, le Musée a reçu en don une vareuse d'officier en drap bleu horizon ayant appartenu à un lieutenant du 10^e bataillon de tirailleurs sénégalais en 1919. Cet effet en excellent état de conservation avait, entre autres particularités des chevrons sur les deux manches. Seuls les gens d'un certain âge se souviennent d'avoir vu porter sur l'uniforme ces distinctions, dont la mode passa vers 1935 ou 1936.

Mon père, fantassin de la grande guerre, et ses contemporains ne les appelaient que des brisques, terme que le dictionnaire définit comme un mot de l'argot militaire pour désigner le chevron, d'où le briscard pour le vieux soldat. Quant au chevron, le même dictionnaire en fait une marque distinctive d'ancienneté. Il y a là une évidente similitude d'appellation avec le chevron héraldique fermé de deux pièces assemblées à angle aigu, et qui tirent très certainement leur nom du chevron, pièce de bois soutenant les lattes d'un toit à deux pentes qui sont elles aussi assemblées à angle aigu.

C'est en 1916 qu'une circulaire du 21 avril créa la fourragère, insigne collectif des actions d'éclat d'un régiment ou d'une unité. Le ministre décida aussi de créer pour les officiers et hommes de troupe de toutes armes ou services ayant un temps déterminé de présence aux armées ou ayant reçu des blessures de guerre, des insignes constitués par des « chevrons de présence » en forme de V renversé de la couleur du galon.

L'insigne consistait :

- 1) pour les officiers et sous-officiers en un galon de grade en or ou argent suivant l'arme (1) ;
- 2) pour les caporaux et soldats en un galon de laine (2) ou de coton bleu foncé placé sur le milieu du haut de la manche.

Le sommet de l'angle droit du galon serait tourné vers le haut ; la longueur totale du galon serait de 120 millimètres, la largeur celle des galons soit 6 millimètres pour les officiers et les sous-officiers et 12 millimètres pour les hommes de troupe, chaque chevron supplémentaire serait posé à un intervalle de 3 millimètres.

Les blessures de guerre régulièrement inscrites sur le livret matricule, y compris celles reçues antérieurement à la guerre actuelle, donnaient droit au port du chevron à l'exclusion des blessures reçues en service commandé. Les blessures dues aux liquides enflammés et les accidents graves dus aux gaz asphyxiants étaient assimilés aux blessures de guerre.

Le port des chevrons de présence et de blessures serait obligatoire : les chevrons de présence seraient cousus sur la manche gauche, ceux de blessures sur la manche droite. Une année effective de présence dans la zone des armées donnait droit au premier chevron de présence et il était prévu un chevron supplémentaire par période de six mois ; un chevron par blessure de guerre, un seul chevron pour des blessures multiples reçues à la même occasion.

Les premiers chevrons commencèrent à être portés vers la fin de mai 1916, surtout sur la tenue de sortie. Assez rapidement les officiers en tenue de ville adoptèrent des chevrons de fantaisie, beaucoup moins volumineux que ceux du règlement. En général, ils avaient 60 millimètres de longueur et 4 millimètres de largeur et étaient brodés en métal sur un morceau de drap cousu sur la manche. La vareuse que le musée a reçue offre ce type de chevrons, qui furent portés jusque vers 1935 ou 1936. A la veille de la Seconde guerre mondiale, le port des chevrons avait cessé : d'une part, les anciens combattants de la grande guerre étaient de moins en moins nombreux, d'autre part la mode avait changé.

Cependant, il existait d'autres chevrons, qui indiquaient une ancienneté de service. Ceux-ci ont une origine beaucoup plus ancienne.

Après l'échec militaire que fut la guerre de succession d'Autriche, un vaste mouvement de réformes agita l'armée de Louis XV. Une première série de modifications furent le fait du ministre Choiseul qui, en matière de recrutement refondit en 1763, le système d'engagement et de rengagement : le roi se chargeait désormais de recruter. Mais l'esprit militaire se perdait dans le peuple, où chaque ouvrier, par exemple, trouvait plus à gagner dans son métier qu'au service. Le recrutement n'allait pas fort et, surtout, les rengagements après le premier contrat de huit ans se raréfiaient. Un des successeurs de Choiseul, Monteynard fit signer au roi, le 16 avril 1771, une ordonnance par laquelle on renouvelait certains avantages consentis aux rengagés, comme les

primes et l'exemption d'impôts à la libération. En outre, il fut décidé qu'un signe tangible sur l'uniforme désignerait ces rengagés, un chevron de fil ou de laine, le même pour la troupe, les fourriers et les sergents ou maréchaux-des-logis, à coudre sur la manche gauche à mi-chemin entre l'épaule et le pli du coude. Ce chevron serait de la largeur et de la couleur des galons de caporal ou d'anspessade, c'est-à-dire de couleur variable suivant le corps. Il était prévu un chevron pour le premier rengagement de huit ans au-dessus du contrat initial de huit ans et un second pour le deuxième contrat de huit ans ; au-dessus de vingt-quatre ans de services, le militaire portait un médaillon de vétérance ovale, remis solennellement devant le front des troupes par le colonel. Il était même envisagé deux médaillons pour quarante-huit ans de services et le fusilier Thurel, du régiment de Touraine en porta trois pour avoir servi soixante et douze ans, de 1716 à 1788.

Le chevron poursuivit sa carrière jusqu'en 1791, ses conditions d'attribution variant avec la durée du premier engagement. En 1786, il fut décidé qu'il serait en laine bleue pour tous les régiments d'infanterie, comme le galon de caporal, et large de dix lignes. La Révolution le supprima comme le médaillon de vétérance, dans sa manie égalisatrice, mais Napoléon le rétablit en 1803. Il en fit non plus un signe de rengagement, mais un témoignage de l'ancienneté de service. La signification en fut réglée ainsi : un chevron au-dessus de dix ans de services, deux au-dessus de quinze, trois au-dessus de vingt. Ils furent en laine écarlate pour la troupe (3), en métal du galon pour les sous-officiers. Plus tard vers 1816, il y eut un chevron pour plus de huit ans, deux pour plus de douze, trois pour plus de seize. Enfin, de 1866 à 1879, il y eut un chevron au-dessus de sept ans, deux au-dessus de quatorze et trois au-dessus de vingt-et-un.

La circulaire de 1879 sur l'uniforme réduisit les chevrons à deux, un après cinq ans et deux après dix ans et les supprima pour les sous-officiers qui reçurent à la place la soutache de rengagé, en fils mêlés de soie rouge et de métal du bouton, cousue le long du parement de chaque manche. Comme il devenait rare qu'un soldat ou un caporal ne fut pas sous-officier avant six ans de service, le chevron ne se rencontrait guère que dans les troupes coloniales, les tirailleurs ou la légion étrangère. En 1904, il fut complètement supprimé et remplacé par une tresse de soie analogue à la soutache d'ancienneté des sous-officiers sur le bord du parement (4).

Cependant, le chevron d'ancienneté devait reparaître après avoir été remplacé, pendant la grande guerre par le chevron de présence aux armées. La description des uniformes de 1930, après avoir rappelé les dimensions et la disposition des chevrons de présence et de blessure, qui seront placés, pour le plus bas, la pointe à dix centimètres de la couture de l'emmanchure et les autres par-dessus, de trois en trois millimètres, ajoute un paragraphe « Chevrons d'ancienneté pour la légion étrangère », les chevrons de huit millimètres de large seront posés le sommet du premier à douze centimètres de l'emmanchure gauche, les autres au-dessous, de trois en trois millimètres. Le premier chevron sera acquis la sixième année de service, le second la onzième, le troisième la quinzième ; la couleur sera verte, comme celle des galons de caporal et ces chevrons ne concerneront que les hommes de troupe. Les chevrons de présence aux armées seront au-dessous de ceux d'ancienneté.

Les chevrons d'ancienneté allaient d'une couture de la manche gauche à l'autre, alors que ceux de présence n'avaient que neuf centimètres de largeur totale ; l'ensemble des chevrons pour un briscard ayant fait la grande guerre, c'est-à-dire ayant en 1930 au moins douze ou treize ans de services couvrait la manche jusqu'au pli du coude.

D'autant que dès 1935 le chevron d'ancienneté eut la largeur du galon de caporal nouveau modèle, soit huit millimètres. Sur la demande des régiments de tirailleurs, les chevrons d'ancienneté furent rétablis également, vers 1932, pour les tirailleurs nord-africains (en laine jonquille) et marocains (en laine vert clair).

Lors de la remise en ordre dans l'uniforme en 1946, les chevrons d'ancienneté ne furent rétablis que pour la légion étrangère, sous forme de galons en V cousus parallèlement aux bords inférieurs de l'écusson en losange qui ornait la manche gauche ; il étaient en métal pour les sous-officiers jusqu'au grade d'adjudant exclus et en laine verte pour la troupe. La soutache d'ancienneté fut remise en honneur vers 1950.

Actuellement, et aux termes de l'instruction n° 10100/DEF/DCCAT/AP/RA du 24 mai 1984, les caporaux-chefs et brigadiers-chefs au-dessus d'un an de service portent des chevrons du métal du bouton, un entre 2 et 5 ans de services, deux entre 5 et 10 ans, 3 au-delà de 10 ans. Les militaires de la légion étrangère, de soldat à sergent-chef portent un chevron dès la sixième année de service, deux dès la onzième, trois dès la seizième. Ces chevrons sont en métal du bouton pour les sous-officiers, en laine verte pour les hommes de troupe.

- (1) *Par la suite ce galon fut analogue à celui de la troupe sur les vêtements de combat.*
- (2) *Bleu foncé pour les troupes métropolitaines, vert foncé pour les chasseurs à pied, kaki foncé pour les troupes d'Afrique, blanc pour les gendarmes, orange foncé pour la garde républicaine.*
- (3) *En laine aurore pour l'infanterie de la garde impériale, comme les galons des caporaux de ce corps.*
- (4) *Tresse ou soutache garance pour l'infanterie et la légion étrangère, jonquille pour les chasseurs à pied et les tirailleurs.*

Le Trésor Public

VOUS OFFRE
DES SERVICES BANCAIRES TRADITIONNELS

-
- Ouverture d'un compte chèque au Trésor.
 - Carte bleue nationale ou visa.
 - Codevi.
 - Europ assistance.
 - Comptes - Titres.
 - Valeurs du Trésor (bons du trésor, Emprunts)
 - SICAV et fonds communs de placement.
 - Parts de société civile de placement immobilier.
 - Compte et plan d'épargne logement du crédit foncier.
 - Produits d'assurance de la caisse nationale de prévoyance.
 - Bons de capitalisation.

ADRESSEZ-VOUS
A LA TRESORERIE GENERALE
OU A VOTRE PERCEPTEUR
LE SERIEUX et la COMPETENCE
à votre service



Infanterie de ligne 1870
chevrons écarlate



Chasseur à pied 1917
chevrons vert foncé



Chevrons de présence aux armées



Chevron d'ancienneté
Légion étrangère 1934



Vareuse d'officier 10^e R.T.S.
chevrons de présence

Collection Musée de l'infanterie - Salle Armée Afrique



Vareuse d'officier 10^e R.T.S.
chevrons de blessures

L'INSIGNE

du 2^e Régiment Etranger d'Infanterie (2^e type)



Créée au printemps 1841, le 2^e Etranger est dissous le 1^{er} avril 1943, il est recréé le 1^{er} août 1945 sous l'appellation « Régiment de Marche de la Légion étrangère en Extrême-Orient ». Ce dernier reprend le nom de 2^e R.E.I. le 1^{er} janvier 1946.

Régiment des sites sahariens de 1962 à 1967, il est dissous à Aubagne le 31 janvier 1968.

Recréé une nouvelle fois à Corté (Corse) le 1^{er} septembre 1972 sous l'appellation de 2^e Régiment Etranger. Il change d'appellation, redevient 2^e R.E.I. le 1^{er} juin 1980.

Son insigne actuel est porté depuis plus de trois décennies. C'est en effet, en 1957, alors que le Régiment se bat en Algérie, sous le commandement du colonel Goujon, que le 2^e R.E.I. adopte l'insigne qu'il porte encore à l'heure actuelle. La description héraldique en est la suivante : « Pavois d'argent à une double filière de sinople et de gueules en flanc dextre et sénestre. En abîme, fer à mule (à 7 trous) montant, broché d'une grenade à 7 flammes à la bombe chargée du chiffre 2, le tout d'argent ».

De nombreux tirages de la maison Drago ont existé de 1957 à 1968. Nous trouvons l'insigne du 2^e R.E.I. avec revers guilloché argenté, avec comme fixation une épingle à un ou deux boléros. Cet insigne existe aussi en argent. Il est à noter également un cuir présentant l'inscription : « 2^e R.E.I. Noël 1967 » en deux lignes (inscriptions dorées à gauche du cuir noir sur lequel est épinglé le dernier tirage de l'insigne). Ce souvenir marquait le dernier Noël du Régiment sur la terre d'Algérie.

Tous ces différents tirages Drago présentent le bouclier romain (pavois dans la description héraldique donnée supra) martelé c'est-à-dire non lisse.

Recréé le 1^{er} septembre 1972 sous le nom de 2^e R.E. son insigne est homologué sous le n° G. 2333 par la Symbolique Militaire courant deuxième semestre 1972. De 1972 à nos jours, l'insigne du 2^e Etranger a été fabriqué par trois maisons : Drago, Andor et Balme.

Pour la fabrication Drago, deux séries en argent avec inscriptions au revers « lieutenant 2^e R.E. » et cartouche pour n° d'attribution ou sans cartouche ont existé. Il est à noter également un tirage toujours Drago, avec couleurs verte et rouge inversées. Tout récemment, en 1988 ou 1989, deux tirages Drago Noisiel (l'un argenté, l'autre doré) avec au revers, en arc de cercle, l'inscription : « 2^e Régiment Etranger d'Infanterie » et bien-sûr le n° d'homologation G. 2333.

La maison Andor a également fabriqué cet insigne : deux ou trois tirages successifs, plus 2 en argent. L'insigne Andor ressemble du reste au modèle Drago.

Mais c'est avec la maison Balme, que nous avons eu le plus de variantes. D'abord un modèle avec fer à mule à 6 trous, dont le pavois est lisse. Puis, toujours pavois lisse, mais fer à 7 trous. Ce modèle existe en argent. Enfin, dernier modèle : pavois martelé, fer à 7 trous. Cet insigne existe aussi en argent massif.

Le tour de France des salles d'honneur

LE 42^e REGIMENT D'INFANTERIE

BREF RAPPEL DE L'HISTORIQUE.

Les origines du 42 remontent au règne de Louis XIII. Son ministre Richelieu lève, en 1635, un régiment d'infanterie dont il confie le commandement au marquis de Calvisson puis au marquis de Montpezat qui reste à la tête du régiment 36 ans.

Baptisé Limozin en 1684, il participe à toutes les campagnes des rois de France de Louis XIV à Louis XVI, faisant paraître dans toute l'Europe sa bannière à croix blanche.

Débaptisé en 1791, il devient 42^e Régiment d'Infanterie et s'illustre à Hohenlinden en 1800 et à Tarragone en 1811. De 1820 à 1870, il tient garnison dans vingt-six villes de France. Durant cette période, il participe à la campagne de Morée contre les Turcs (1829), à l'expédition d'Algérie (1830) et à la campagne de Crimée contre les Russes de 1854 à 1856, dans laquelle il se couvre de gloire à Sébastopol.

Pendant la Première guerre mondiale, il s'illustre en Champagne, sur la somme, à Verdun, à Tardenois et à Roulers en Belgique.

Titulaire de quatre citations à l'ordre de l'armée, il fait partie de la 14^e D.I. en 1917 dont le comportement magnifique lui valut l'appellation de « Division des As ». L'As de Carreau revient au 42, l'As de Trèfle au 35, l'As de Pique au 44 et l'As de Cœur au 60.

En 1940, le 42^e Régiment d'Infanterie de forteresse gagnera une citation à l'ordre de l'armée en combattant sur le Rhin, dans la région de Neuf-Brisach.

Dissous puis recréé en 1952, il participe aux opérations de maintien de l'ordre au Maroc avant d'être transféré à Constance en 1958.

Il s'installe à Radolfzell en 1960, Wittlich en 1968 avant de rejoindre la garnison actuelle d'Offenbourg le 1^{er} juillet 1978.

LA SALLE D'HONNEUR.

La Salle d'Honneur du 42^e Régiment d'Infanterie se trouve donc à Offenbourg (cité allemande située à 25 kilomètres à l'Est de Strasbourg) où le régiment tient garnison depuis maintenant dix ans.

Au gré des mouvements du régiment, méritant sa réputation de grand nomade, la salle d'honneur s'est vue amputée de bien des éléments chargés d'histoire qui la composaient et c'est pourquoi, actuellement, un effort est entrepris pour redonner à notre salle d'honneur sa vocation de glorieux passé du régiment.

Elle est composée de vitrines et de panneaux qui, chronologiquement, marquent les étapes importantes de la vie du Régiment. Dans ces vitrines et sur ces panneaux sont disposés un certain nombre de souvenirs retraçants, tour à tour, l'histoire de Limozin puis de l'As de Carreau.

ne vitrine est essentiellement consacrée aux noms des batailles inscrites sur le drapeau :

- Hohenlinden 1800.
- Tarragone 1811.
- Sebastopol 1854-1855.
- Champagne 1915.
- Verdun l'Aisne 1916.
- La Somme 1916.
- Tardenois 1916.
- Roulers 1918.

droite de l'entrée (photo n° 1) on découvre, hormis un mannequin équipé du harnachement complet du soldat de la Grande guerre, deux meubles bas renfermant de précieux souvenirs ramenés des champs de bataille de Champagne, dont un morceau de la cloche de l'église de Perthes-les-Urlus (attaque de Souain, 25/30 septembre 1915) et différents objets dûs à l'artisanat de tranchée.

Surplombant ces meubles, douze fanions d'anciennes compagnies dont certains décorés de la croix de guerre.

En fond de tableau, à droite du poilu, la liste gravée sur panneau de cuivre des officiers de l'As de Carreau tués à l'ennemi, le premier tombé en 1641 et le dernier lors de la Grande guerre (offensive de l'Ourcq).

Pour compléter cette collection de souvenirs d'une époque douloureuse, le régiment a acquis, il y a peu de temps, une édition complète des lithographies prises sur le vif, de Marcel Santi, soldat du 42^e R.I. - classe 1917. C'est en partie à ce soldat de première ligne que l'on doit la création du mémorial de Verdun (photo n° 2).

En face de ces meubles, du côté gauche de la salle, six drapeaux surplombent quatre panneaux décorés de souvenirs de l'Ancien régime, de la Révolution et de l'Empire, de la Restauration à 1870 et, enfin, la période où le régiment s'est séjourné avec son frère d'arme, le 35, à Belfort, de 1873 à 1928.

Ces drapeaux, répliques exactes, représentent successivement les deux premiers drapeaux de Limozin, celui de la Révolution, ceux des deux Empires et enfin celui de la Restauration (photo n° 3).

Les quatre dernières vitrines composant la pièce renferment divers objets et des cadeaux récupérés par le régiment auprès de ses nombreuses garnisons et retracent une longue période qui va de 1940, date à laquelle le 2^e Régiment d'Infanterie de forteresse était implanté sur les bords du Rhin en Alsace, à 1978 où, quittant Wittlich (R.F.A.), il est venu prendre ses quartiers à Offenbourg (photo n° 4).

Enfin, notre Salle d'honneur, dont la visite complétée par une présentation de montage diaposon sur l'histoire régimentaire figure au programme de la chaîne d'incorporation, sert souvent de salle de réunion, principalement lors des revues de libération où notre Général, ou l'un de ses représentants, s'entretient sous forme de table ronde avec le contingent libérable sur leur année passée sous les drapeaux au sein de l'As de Carreau.

● L'officier Traditions

L'INSIGNE

Sur l'insigne du Régiment apparaît le premier drapeau (croix blanche et tranches jaunes, vertes et rouges) et le nom de Limouzin avec son orthographe de l'époque Limozin.

La silhouette de fantassin complète cette référence au temps de sa création, tout en soulignant l'appartenance du régiment à l'Infanterie de ligne.

La mappemonde coiffée du soleil évoque les nombreux déplacements du régiment.

L'As de Carreau, enfin, rappelle la conduite héroïque du 42 en 14/18, au sein de la Division des As.





Photo n° 1



Photo n° 2

Lithographie de Marcel Santi



Photo n° 3



Photo n° 4



Châteauvieux (Suisse)
Grenadier 1786



Grenadier 1860
76^e régiment d'infanterie
de ligne

Le 76^e Régiment d'infanterie

Le 8 septembre 1988, le 76^e R.I., qui tenait garnison au Fort Neuf de Vincennes était dissous et transformé en 24^e R.I. Cette décision mettait fin à un corps dont l'existence avait été fort discontinuée puisqu'il était l'un des rares corps d'infanterie qui dissous au lendemain de la Grande guerre, n'avaient pas été reconstitués en 1939, ni à l'occasion de la guerre d'Algérie (1).

Ayant été l'un des chefs de corps du 76^e de 1967 à 1969, j'avais essayé de percer les raisons de cette non reconstitution, ainsi que du défaut de citation entre 1914 et 1918 mais en vain. On peut se demander si l'histoire n'en voulait pas à ce numéro au point de lui jouer des tours.

Comme tous les régiments dont le numéro est compris entre 76 et 100, le 76^e avait une double filiation officielle, celle du 76^e et celle du 1^{er} léger. Déjà ces ancêtres n'étaient pas d'un type courant.

D'après le décret de 1790, le numéro 76 devait revenir, dans l'infanterie et à partir du 1^{er} janvier 1791 au régiment suisse de Châteauvieux. Mais, exemple désastreux et heureusement unique parmi les troupes suisses, ce régiment s'était mutiné le 14 août 1790 à Nancy, comme le régiment du Roi. S'il eût été un régiment français, Châteauvieux aurait été rayé de l'armée comme le fut le Roi. Mais c'était un régiment lié par capitulation qui ne pouvait être rompue unilatéralement. Il fut donc conservé, les coupables furent les uns exécutés, les autres condamnés aux galères, puis amnistiés par une regrettable pantalonade de l'assemblée nationale. Le régiment exista donc jusqu'au décret du 20 août 1792, qui le licencia à Bitch.

Lorsqu'on créa l'insigne du 76^e en 1963, une erreur inexplicable donna au drapeau qui lui sert de fond une combinaison de couleurs qui n'est pas celle de Châteauvieux (2).

La 76^e demi-brigade de bataille, créée le 21 mars 1794 à Avesnes, n'avait plus rien à voir avec Châteauvieux. Elle résultait de l'embrigadement du 2^e bataillon du 38^e, ci-devant Dauphiné, du 10^e bataillon de volontaires de la Seine Inférieure et du 9^e des Fédérés de Paris. Voyant le feu pour la première fois, elle faillit perdre le drapeau de son 3^e bataillon.

Lors du second amalgame, le hasard voulut que le numéro 76 fut l'un de ceux attribués par tirage au sort à l'armée des côtes de Cherbourg où se trouvait la 76^e de bataille. On eut le bon goût d'affecter le numéro 76 à l'ancienne 76^e, de sorte que, exceptionnellement la 76^e de ligne eut pour noyau la 76^e de bataille, accrue des 61^e et 62^e de bataille, alors en train de se former. La malédiction de l'histoire continua de poursuivre les drapeaux de la 76^e. Celui du 1^{er} bataillon fut pris par l'ennemi à la défense de Kehl, mais fort heureusement aussitôt repris par le sergent Théron le 10 décembre 1796. Les drapeaux des 1^{er} et 3^e bataillons alors de l'armée d'Helvétie furent remis à l'ennemi lorsque la garnison de Sernft dut mettre bas les armes, le 25 septembre 1799. Le tambour-major Foissier réussit à cacher sur lui les cravates. Ces drapeaux furent récupérés à l'arsenal d'Innsbruck après la prise de la ville par le 76^e régiment le 25 août 1805. La 76^e devenue régiment s'était en effet retrouvée au Tyrol après avoir vaillamment pris part à la bataille qui vaudra à son drapeau l'inscription ULM 1805.

En revanche, la deuxième inscription lèna 1806, a été attribuée par erreur en 1880, le régiment étant resté en réserve pendant toute la bataille d'Iéna-Auertadt. Mais c'est à bon droit qu'a été choisie la troisième inscription Friedland 1807, le 76^e ayant sérieusement pris part à cette affaire, où son colonel Faure-Lajonquière fut blessé mortellement.

La campagne d'Espagne vit ensuite les quatre bataillons de guerre du régiment, qui se distinguèrent à Vittoria et surtout aux Arapiles le 21 juillet 1812. Cette dernière affaire coûta onze officiers tués et cinq autres blessés. Dissous à Castelnau-d'Aud en 1814, reformé aux Cent-Jours, le 76^e combattit à Ligny et fut rétréci sur Meudon pour être licencié à Saujac dans l'Aveyron. L'aigle et le drapeau avaient été brûlés et détruits à Bourges. Le numéro 76 devait rester vacant quarante ans.

Le 1^{er} léger portait sur ses drapeaux les noms de Jemmapes - Neerwinden - Zurich. Ce très solide vieux corps fut pratiquement anéanti en 1806, en octobre dans l'affaire que nous appelons Santa Eufemia et les Anglais Maïda. Croyant balayer comme d'habitude un débarquement anglais, le général Reynier lança imprudemment le 1^{er} léger à la charge sur une pente descendante. Les Anglais couchés dans les roseaux se levèrent au dernier moment et leur tir bien ajusté coucha sur le sol la plus grande partie des Français. Seule la bonne contenance d'un régiment polonais évita une catastrophe. C'était la première fois depuis cinquante ans que des Anglais battaient des Français en rase campagne.

A Waterloo, le régiment attaqua ferme d'Hougoumont y pénétra et y fut encerclé par les Hanovriens. Six chasseurs résistèrent jusqu'à la mort. Leur tombe existe encore aujourd'hui dans cette ferme, contre le mur d'un jardin. Voici quelques années, j'y déposai un petit bouquet. Licencié en 1815, reconstitué en 1821, le 1^{er} léger participa à la campagne d'Espagne et à la prise d'Alger. L'aigle qui lui fut distribuée en 1852 portait dans les plis : Jemmapes 1792 - Valence 1812 - Fleurus 1815 - Tarragone 1823 - Alger 1830.

C'est ce vieux et solide régiment qui fut baptisé 76^e de ligne lors de la suppression de l'Infanterie légère le 1^{er} janvier 1855. En 1859, il prit part à la campagne d'Italie. A Solferino, quatrième inscription au drapeau, le 24 juin 1859, il se distingua à l'assaut de la ferme Casa Nova et y enleva le drapeau du 35^e d'Infanterie autrichien comte Khevenhuller, au prix de quarante-cinq tués et soixante-trois blessés. De mauvaises langues, par la suite, dirent que les fusiliers Clavel et Allègre, avaient pris ce drapeau pendant que le sergent Dreyer du 6^e bataillon de chasseurs à pied tuait le porte-drapeau. Quoi qu'il en ait été le drapeau du 76^e reçut la croix de la Légion d'honneur le 21 juillet 1859 sur une place de Crémone (3). Le régiment fit dès lors partie des onze corps d'Infanterie dont le drapeau porte la croix (4). On peut regretter que cette distinction n'ait pas été jugée supérieure au port d'une modeste fourragère qui aurait motivé sa transformation en 24^e R.I.

L'aigle décorée fut détruite en 1871 lorsque le régiment fut compris dans la capitulation de Metz. Le drapeau de 1881 reçut la croix d'honneur comme son prédécesseur. En 1881, le régiment fut caserné à Paris, puis dans la région parisienne qu'il ne devait plus quitter, Romorantin, Orléans, Coulommiers alternativement jusqu'en 1902. Durant cette période au moins un bataillon par rotation, tenait garnison à Paris. En 1902, la portion principale, c'est-à-dire le colonel, le drapeau, l'état-major et deux bataillons furent à Paris, la portion centrale avec l'administration, le dépôt et un bataillon à Coulommiers. Un cousin de mon père, sergent rengagé au 76^e à la veille de la Grande guerre, me raconta souvent quelle belle vie menait alors dans la capitale un sous-officier d'infanterie, entre deux prises d'armes ou deux services d'honneur. Beaucoup d'artistes faisaient leur service militaire au régiment, par exemple Eugène Chaperon ou André Devambez, qui ont laissé des dessins ou des tableaux représentant la vie au régiment.

A la déclaration de guerre en 1914, le 76^e faisait brigade avec le 31^e de Melun, dans la 10^e Division de Paris. Les 1^{er} et 2^e bataillons étaient à la caserne de Clignancourt, le 3^e à Coulommiers. Le régiment de réserve, le 276^e se forma à Coulommiers ; il devait s'illustrer au sein de la 55^e Division de réserve dans la bataille de la Marne à Monthyon, à vingt kilomètres de Coulommiers. Charles Péguy, lieutenant de réserve au 276^e, y fut tué. Tous les ans, le drapeau avec une délégation allait célébrer l'anniversaire de ce combat le 6 septembre 1967 ; un ancien du régiment, qui habitait près du champ de bataille, me montra à l'entrée d'un champ l'endroit où il avait dételé son cheval et laissé sa herse pour rejoindre le dépôt de Coulommiers le 1^{er} août 1914. Ceux-là avaient positivement défendu le sol de leurs ancêtres et couvert la capitale à cinquante kilomètres de la place de l'Opéra.

Les bataillons quittèrent Paris par la gare de la Villette dans la nuit du 5 août 1914. Le 22 août, pour le baptême du feu, le drapeau fut frappé d'un obus et le porte-drapeau Boisson tué. Le régiment devait laisser beaucoup des siens dans l'Argonne, sur le plateau de Bolante où il revint à chaque relève jusqu'en juillet 1916. Le 4 mars 1915, le 76^e prit pied dans Vauquois, vainement attaqué depuis octobre 1914, ce qui valut au drapeau, l'inscription Vauquois 1915. Passé à la 125^e division en juin 1915, le régiment subit de fortes pertes le 13 juillet à la Chalade.

En août 1916, le 76^e fut transporté sur le front de la Somme pour les offensives de septembre et d'octobre qui valurent au drapeau l'inscription La Somme 1916. Réorganisé, le régiment fut à Craonne, en 1917. En 1918, le 23 mars, le 76^e fut jeté dans la brèche que les Allemands ont ouverte sur l'Oise. Le 3^e bataillon y fut décimé, mais cité à l'ordre de l'armée. A la fin du combat, il lui restait que 160 hommes valides. Le 10 juin, le 2^e bataillon se laisse surprendre par l'offensive ennemie avec le PC du régiment fait prisonnier avec le chef de corps. Le 76^e fut relevé et remis sur pied avec des éléments du 256^e R.I. A son tour, le 1^{er} bataillon fut bousculé par l'offensive allemande des 15, 16 et 17 juillet.

Relevé le 17, le régiment fut reconstitué une fois de plus pour combattre sur l'Aisne en août ; il fut réduit à 250 combattants et constitua un bataillon de marche que surprit l'armistice (5).

Durant la guerre, le 76^e avait perdu 59 officiers et 2427 sous-officiers et hommes de troupe tués. C'est un taux de sacrifice tout à fait honorable. Pourtant, le régiment ne fut même pas cité une fois à l'ordre de l'armée (6). Or, une citation aurait suffi à un régiment dont le drapeau avait la croix pour obtenir le port de la fourragère aux couleurs de la croix de guerre. Le drapeau n'eut que deux inscriptions pour la Grande guerre alors que la plupart des régiments en ont au moins trois. On dirait qu'à partir de l'année 1917, l'élan du régiment est cassé alors que le nombre de ses tués diminue considérablement. Quand je commandais le 76^e, j'ai essayé de percer ce mystère. Dans l'amicale des anciens il y avait alors encore une trentaine d'anciens combattants dont aucun n'avait le souvenir d'une mutinerie, d'une panique ou de quelque autre grave incident qui aurait entaché l'honneur du régiment. Même la surprise du 10 juin 1918 ne leur paraissait pas anormale. Alors faut-il invoquer le manque de chance ou la fatalité historique ?

Le 16 février 1920, le 76^e qui avait deux bataillon au fort de Rosny-sous-bois et un autre à Coulommiers fut dissous et son drapeau déposé au Musée de l'Armée ; le 5^e R.I. fut désigné comme gardien de ses traditions. A la mobilisation, en 1939, il ne fut pas reconstitué. Lorsque les Allemands approchèrent de Paris, le drapeau fut évacué sur Clermont-Ferrand et déposé dans la salle d'honneur du 92^e R.I. A l'invasion de la zone libre, en 1942, il fut caché par un officier du 92^e, qui le restitua le 7 mars 1945 aux autorités militaires. Le drapeau réintégra le Musée de l'Armée.

Il n'y eut pas de corps d'infanterie portant le numéro 76 pendant la guerre d'Algérie. C'est une décision du 23 avril 1963 qui prescrivit que le bataillon subdivisionnaire de la Seine prendrait le nom de 76^e bataillon d'infanterie à partir du 1^{er} mai et conserverait le drapeau et les traditions du 76^e R.I. Ironie encore de l'histoire, on reconstituait le régiment alors que la guerre venait de cesser. Il est vrai que le 76^e B.I. arrivait péniblement, les jours d'instruction, à rassembler une compagnie d'une centaine d'hommes ; le personnel des autres passait les plats dans les mess parisiens, faisait des corvées de place ou montait la garde autour de certaines installations militaires.

Quand j'en fus le quatrième chef de corps depuis sa résurrection, en 1967, je m'attachai à reconstituer la salle d'honneur où ne figura d'ailleurs jamais aucune relique de l'ancien 76^e. Avec l'aide des anciens nous remplîmes cette salle de gravures, de photographies anciennes, de portraits d'anciens chef de corps. Je demandai vainement à mes supérieurs de modifier l'insigne pour qu'il rappelât, par un détail, le 1^{er} léger. Par exemple, le 1 dans un cornet d'Infanterie légère soudé sur l'ancien insigne. Puis le 76^e B.I. devint le 1^{er} bataillon du 76^e groupement de place, corps monstrueux dont le 2^e bataillon était pour partie le centre de préparation militaire de Paris et pour partie la 2^e section d'infirmiers militaires. Cette combinaison n'avait qu'un avantage, celui de permettre à un colonel de faire son temps de commandement. Enfin vers 1970 ou 1971, le 76^e devint un vrai régiment. Un des nouveaux chefs de corps fit ajouter sur l'insigne la croix de la Légion d'honneur.

Le nouveau 76^e R.I. fit une vraie instruction et de vraies manœuvres dans de vrais camps et non plus au Bois Rond ou au Ruchard. Le 5^e R.I. étant à Frileuse, le 76^e était le seul régiment d'Infanterie caserné à Paris au Fort-Neuf de Vincennes dont on « réhabilita » les bâtiments en son honneur. C'est alors qu'il était redevenu semblable à son ancêtre d'avant 1914 que le commandement prit la décision de le dissoudre.

En guise de conclusion, je voudrais porter un témoignage qui risquerait autrement de manquer à la petite histoire. Pendant les événements de mai 1968, le 76^e B.I. était la seule unité d'Infanterie de Paris ; elle avait la garde du Fort-Neuf de Vincennes et de deux centres mobilisateurs au quartier Carnot. Les cadres étaient solides, mais peu nombreux ; ils n'auraient pas résisté longtemps si la contestation avait gagné la troupe. Dans ces circonstances délicates, les appelés du bataillon firent la preuve du meilleur esprit et du sens de leurs responsabilités de citoyens sous l'uniforme. Il n'y eut aucune fausse note. Tous se déclarèrent prêts à défendre les installations militaires confiées à leur garde et à prêter la main au nettoyage de Paris. Le recrutement était parisien pour trois quarts et comptait beaucoup de soldats mariés que la fermentation intellectuelle des étudiants laissait de glace. Les missions furent remplies. Bien sûr, ils n'auraient probablement pas enlevé d'assaut les barricades de la Sorbonne, ce que sagement on ne leur demanda pas de faire. Peut-être étais-je optimiste, mais je voulus y voir la preuve qu'en cas de besoin, on aurait fait de ce bataillon de servitude un honnête bataillon d'Infanterie. Peut-être leur attitude compensait-elle, aux yeux de l'Histoire, la mutinerie de leurs lointains ancêtres de Châteauneuf.

Colonel (ER) Carles

Notes

- (1) *Sur 173 R.I., 7 seulement n'ont été reconstitués ni en 1939, ni pour l'Algérie, les 17^e, 20^e, 52^e, 53^e, 76^e, 111^e et 145^e. Le 163^e, non reconstitué en 1939 l'a été pour l'Algérie. Le 145^e fut anéanti à Maubeuge en 1914, le 111^e dissous en 1916. Sur 173^e R.I., 88 n'ont pas été reconstitués pour l'Algérie.*
- (2) *Châteauvieux avait une croix blanche séparant quatre quartiers avec des flammes ondées horizontales, 1 et 3 à quatre flammes rouges et trois jaunes, 2 et 4 à quatre jaunes et trois rouges. Le drapeau figurant sur l'insigne pourrait être celui de Diesbach-suisse, donc l'ancêtre du 85^e R.I.*
- (3) *Le 76^e, fut le second corps de l'armée française à recevoir cette distinction, prévue en 1859 par Napoléon III pour le drapeau d'un corps qui aurait enlevé un drapeau à l'ennemi. Le premier fut le 2^e Zouaves pour un fait similaire à Magenta.*
- (4) *Les 76^e, 51^e, 99^e, 57^e, 137^e, et 298^e pour avoir enlevé un drapeau à l'ennemi, les 8^e, 23^e, 26^e, 152^e, 153^e pour six citations à l'ordre de l'armée.*
- (5) *Cependant dans toute l'année 1918, le 76^e perdit seulement 10 officiers et 286 hommes tués. La plupart des pertes semblent avoir consisté en blessés et surtout en prisonniers.*
- (6) *A titre de comparaison, par exemple, avec un chiffre de pertes égal ou inférieur le 170^e à la fourragère aux couleurs de la médaille militaire, les 9^e, 48^e, 70^e, 117^e, 142^e, 148^e aux couleurs de la croix de guerre.*



LES HOMMES, LES IDÉES, LES PRODUITS KODAK, AU SERVICE DES CHERCHEURS, DES INGÉNIEURS ET DES TECHNICIENS, QUI MESURENT, CONTROLENT, ET COMMUNIQUENT.

**Photo, cinéma, audiovisuel, vidéo,
amateur et professionnel.**

Système d'analyse rapide de mouvements.

**Copie-duplication, photogravure, imprimerie,
reprographie, systèmes de gestion
de l'information assistés par ordinateur.**

**Photographie industrielle et scientifique,
radiographie industrielle.**

Radiographie médicale et biologie clinique.



KODAK-PATHÉ

26, rue Villiot

75594 Paris Cedex 12

Téléphone : (1) 40 01 30 00



ALUMINIUM CONSEIL

TOUT L'ALU ET LE PVC

SUR 300M²



FERMETURES PROTECTION

- Volets : Alu - PVC - Acier
- Spéciaux économie d'énergie
- Jalousies - Persiennes
- Volets Battant
- Grilles extensibles, enroulables
- type magasin et maison individuelle
- Grilles de défense tous types

FENETRES ET PORTES

Tous types d'ouvrants à vos dimensions en Alu naturel, bronze, laqué couleur ou PVC.
80 modèles de portes d'entrée.
Fenêtres de doublage
Menuiserie Alu à rupture de pont thermique
Tous types de vitrage.
Fenêtre rénovation, remplacement des fenêtres anciennes rapide sans dégradation.
Ensemble bloc fenêtre et volet Alu et PVC

EQUIPEMENTS

Garde-corps
Clotures Alu et PVC
Portails portillons Alu et PVC
Moblier - Agencement -
Faux plafond
Automatismes pour portails
Portes automatiques
Pergolas - Tonnelles -
Abri piscines

VERANDAS

Fermeture Loggia

- Type Economique
- Dimensions standards
- Structure simplifiée
- Type Personnalisé
- Toutes dimensions
- Toutes formes
- Toutes teintes

CLOISONS

Amovibles, démontables et mobiles.

Des produits prêts à poser ou installés par des équipes de professionnels.

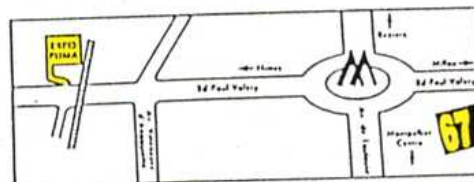
Crédit total possible.

Devis gratuits personnalisés.

STORES OCCULTATION

Stores intérieurs et extérieurs

- Vénitiens
- Californiens
- Plissés
- Bannes
- Corbeille
- A lames orientables pour toiture
- Volet de toiture de véranda (électrique)



● Rue de la Jasse de Maurin - 34070 Montpellier

67 27 73 03